

INITIATION A LA CLINIQUE

PSYCHANALYTIQUE

Sexe – Sexualité – Sexuation

(Madame Françoise REY – jeudi 15 mars 2012)

Voilà donc un sujet vaste et quelque peu ambitieux, que je me contenterai d'aborder par quelques biais.

Sexe, sexualité, sexuation, c'est l'objet par excellence de la psychanalyse, avec lequel Freud a bâti sa théorie, et Lacan s'appuie sur ces fondations, pour l'enrichir du côté de la question féminine, ce dont je vais plus particulièrement parler. Cette question du sexuel (Ch. Melman la reprend souvent dans ses travaux) et la question féminine en particulier, implique certainement plus le sujet qui s'engage à parler, c'est de cette manière que je conçois mon travail. J'ai choisi un biais, un biais susceptible j'espère, de rendre compte de l'importance du sexuel dans la vie du sujet.

Le sexe donne au sujet humain une possibilité d'inscription, une place, où il peut, s'il le souhaite, s'y reconnaître, et du coup y être reconnu, imprimer sa marque dans le social, donner un style à sa vie selon que l'on est homme ou femme, et bien évidemment, alimenter les liens amoureux, mais plus largement son lien à l'autre, petit autre et Autre.

La norme au sens social du terme, n'a pas sa place ici, en psychanalyse. On pourrait dire que la norme en psychanalyse c'est la reconnaissance de quelques points structuraux qui commandent le sujet, qui balisent la subjectivité. Vous avez ces points structuraux dans les formules de la sexuation (voir à la fin) dans les mathèmes qui ont la particularité de dire l'organisation inconsciente du sujet : pas de norme sexuelle au sens social du terme et de plus, on peut dire que le ratage dans le sexuel fait pour nous partie intégrante de la norme ; il me paraissait important de vous le rappeler. La vie sexuelle introduit un type de ratage qui du coup entraîne une certaine tempérance dans la vie.

Aborder le sexuel en psychanalyse par le biais du symptôme donne au ratage une reconnaissance symbolique qui introduit à ce que j'appelle une certaine tempérance dans la vie.

Quant à l'inscription du sujet dans son sexe, elle se fait en fonction de son époque. Au XVIII^e siècle, la question du sexe ne se posait pas de la même manière. Il y a des signifiants qui font autorité dans notre social, celui de l'égalité par exemple, très présent dans nos rencontres avec les jeunes générations. Les sujets que nous recevons et nous-mêmes sommes pris dans ces signifiants du social et il faut que les points structuraux et l'organisation inconsciente de chacun travaillent avec les signifiants de son époque.

D'emblée, Freud donne le tempo de cette inscription dans la mesure où il nous dit que la sexualité, c'est la sexualité infantile. La sexualité de l'adulte est inscrite dans le corps déjà, par les premiers temps de la relation à la mère, c'est-à-dire la personne qui s'est occupée de l'enfant. Il va donner au corps une place, une mémoire, une marque inconsciente de la sexualité de l'adulte. Toute l'érotique de l'adulte part de ces premiers temps. Pour entrer dans la question telle qu'elle est traitée par Freud, j'avais donné à lire un texte qui n'est peut-être pas le plus intéressant, s'il y a un moyen pour certains d'entre nous de faire passer le message, il aurait été plus intéressant de lire dans *La Vie Sexuelle* ce texte qui s'appelle *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes*. C'est un texte qui date de 1925, où Freud reprend les grandes lignes de sa théorie et le complexe d'Œdipe, pour essayer dans ce texte d'intégrer la question féminine (ce qu'il développera dans deux autres textes qui datent de 1931 et 1933) qui lui pose question dans la mesure où il appuie sa théorisation sur celle du garçon. Comment faire entrer le sexe dans une inscription, c'est-à-dire dans la chaîne des générations ? Il a construit sa théorisation sur le phallus et le complexe d'Œdipe à partir de là : par quel biais sortons-nous de cette perversion polymorphe de l'enfant ? Par quel biais est-il possible d'ordonner toutes les manifestations pulsionnelles ? Il nous dit « par la mise en place d'un lieu ». Pour Freud ce lieu est imaginarisé,

c'est Dieu, Totem, Œdipe. Comment ce lieu se révèle-t-il au sujet ? Eh bien ce lieu se révèle au sujet quand ça dit « non ». « De quoi t'autorises-tu pour me dire non ? ». C'est ça l'interdit, c'est-à-dire qu'à partir de l'interdit, il y a un lieu qui se met en place. « De quoi t'autorises-tu, dit l'enfant, pour me dire non ? ». Donc c'est un lieu qui se constitue avec les interdits.

Nous le retrouverons avec Lacan dans les formules de la sexuation, c'est le lieu de l'exception : $\exists x \Phi x$, rencontre du sujet avec le manque, on peut aussi le dire ainsi.

J.P. Hiltbrand faisait la remarque suivante dans ses deux séminaires *Encore, qu'en est-il aujourd'hui ?* : « on peut penser que ce ne sera pas tout à fait la même subjectivité, que ce n'est pas tout à fait la même subjectivité, quand ce sont des lois écrites qui portent l'interdit... ce lieu, quand un sujet s'est vraiment construit un lieu, où il sait qu'il a à se référer à ce lieu dans sa manière de se disposer dans la vie ». Et J. P. Hiltbrand ajoute à propos des lois écrites que ce lieu est affadi. Notre modernité nous en donne de nombreux exemples. À partir du moment où la question de l'interdit va exister, ce lieu qui met en place $\forall x \Phi x$, c'est-à-dire que la jouissance phallique est possible.

Autre point : ce phallus dont Freud fait le représentant du désir du sujet, qui est, vous pouvez le remarquer, tout le temps dans toutes les formules de la sexuation : Φ . La particularité de ce phallus chez Freud est essentiellement liée à l'organe, présent ou absent. Et organe dont garçon et fille auront à renoncer nous dit Freud, et auront à renoncer d'une manière différente selon le sexe. Ce terme de renoncer est dans le texte dont je vous ai parlé et vous savez que cette difficulté à renoncer est le point de butée : côté garçon par les manifestations de l'angoisse de castration, et côté femme c'est le *penisneid*. Renoncer, côté garçon, à l'intérêt narcissique pour ce sexe, et pour la fille renoncer à l'avoir. Il y a cette formule, toujours fixée à l'organe : « la petite fille d'emblée, elle a jugé et décidé. Elle a vu cela, c'est qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir ». Et si vous lisez des textes de la même époque par des analystes femmes (Joan Rivière, Jeanne Lampl de Groot) vous retrouvez cette fixation sur la question de l'avoir. La question de l'avoir c'est le registre de la jalousie, la revendication, domaine imaginaire et ici nous sommes du côté du phallus imaginaire.

Toujours dans ce fil du renoncement, renoncement qui serait nécessaire pour entrer dans la jouissance sexuelle, je voulais arriver à l'apport de Lacan dans ses premiers séminaires, en particulier dans *La relation d'objet*. Je voulais revenir sur un point qui me paraît central dans cette question de l'entrée dans le lien à l'Autre, du lien amoureux, c'est la problématique du don.

Dans quel contexte y aurait-il la possibilité pour un sujet à renoncer ?

« La problématique du don nous dit Lacan s'inscrit dans la relation avec la mère », et dans ce temps, ce premier temps de l'oralité, il y a ces deux actes : donner et recevoir. C'est là qu'ils interviennent, ce sont les lois de l'échange. On se trouve avant l'entrée dans le langage pour l'enfant : donner l'objet, accepter de le recevoir. Donner l'objet ici, c'est donner ce que l'on n'a pas. Cette dynamique de l'échange c'est déjà une dynamique symbolique, c'est la première inscription symbolique pour un sujet. Parce que derrière ce que le sujet donne, il y a ce qui lui manque.

Comment renoncer et accepter de recevoir quand on n'est pas assuré de cette première reconnaissance symbolique ? Beaucoup des avatars de la vie sexuelle viennent de ces premiers échanges avec la mère, et vont se retrouver dans la question sexuelle pour l'adulte. Lacan nous dit dans *La relation d'objet* : « Dans le contexte des relations humaines où l'élément imaginaire, l'avoir ou pas, est si prégnant, c'est la problématique du don qui fait entrer cet imaginaire dans une dialectique symbolique ».

Importance capitale en particulier pour la question féminine, puisque le sujet féminin dans ce contexte de ne pas l'avoir ne peut entrer dans la dialectique symbolique que par le don du phallus, c'est-à-dire qu'il faut qu'il lui soit donné, que quelqu'un accepte de donner, et qu'elle, elle, accepte de recevoir. « La revendication arrive pour un sujet, lorsque le circuit de l'échange est rompu »

nous dit Lacan. Soit du fait d'un sujet qui refuse cette dialectique (donner, recevoir) soit parce que le contexte privé ou social n'est pas favorable au circuit des échanges.

Nous étions avec Freud dans le registre du phallus imaginaire, dans quelque chose de l'ordre de l'imaginaire. Comment rendre compte de ce passage par le phallus symbolique qui lui, est pris dans la langue, dans le discours ?

Lacan dans la *Relation d'objet* dit : « Ce phallus, la femme ne l'a pas, symboliquement, mais n'avoir pas le phallus c'est participer à titre d'absence »... « C'est l'avoir en quelque sorte ». Voyez comment Lacan déplace, donne place dans la symbolique à une femme.

Pour essayer d'éclairer cette question du phallus symbolique, je vais rappeler un trait du cas pris dans le Séminaire de J. P. Hiltenbrand *Encore, qu'en est-il aujourd'hui ?* C'est l'histoire d'un patient qui, à partir de ses quatre, cinq ans, avait pour habitude le dimanche, emmené par son père, d'aller contempler le ballet des petits avions d'un aéro-club. Donc c'était pratiquement tous les dimanches, qu'ils allaient s'accouder à la barrière. Ce patient qui a quarante ans maintenant, demande un jour à J.P. Hiltenbrand de changer son rendez-vous. J. P. Hiltenbrand lui demande la raison. Il explique qu'il va aller prendre des cours de pilotage. « Bien entendu, c'est un trait du père, mais c'est un trait qui qualifie le manque du père ».

Voilà comment il faut entendre la question du phallus dans l'ordre symbolique. Ce phallus pourrait être représenté sur une bande de Möbius, il y a la lumière et l'ombre, dans un même mouvement il y a pour un sujet la possibilité de s'inscrire, de travailler, d'aimer, tout ce qui vient signer sa phallicité. Mais tout ceci se révèle à partir de son manque. Nous retrouvons toujours ce fil du symptôme, du ratage. « Le phallus, c'est le symbole du manque » nous dit J. P. Hiltenbrand, c'est-à-dire que tout sujet, d'une certaine manière, s'inscrit avec un signifiant-maître, et le signifiant du manque dans l'Autre $S(\mathcal{A})$.

Pour une femme : « N'avoir pas le phallus symboliquement, c'est participer à titre d'absence, pour une femme, c'est l'avoir en quelque sorte » nous dit Lacan dans *La relation d'objet*. On pourrait dire de $S(\mathcal{A})$ vers le signifiant maître Φ c'est ainsi qu'elles participent à la référence phallique (voir le tableau).

Essayons d'éclairer à grands traits les formules de la sexuation du tableau.

Se trouver avec les formules de la sexuation côté homme (côté gauche) ou côté femme (côté droit) ne dépend pas seulement du sexe réel, ce sont les lois du langage qui commandent ici. Toute notre clinique est travaillée par cette difficulté à dialectiser sexe réel et subjectivité quant au sexe. Cela donne un vécu d'emprunt qui complique fortement pour un sujet son sentiment de légitimité (ceci pour les deux sexes).

Côté droit pour une femme : il n'y a pas de lieu de l'exception ($\overline{\exists x} \ \overline{\Phi x}$) elle est reliée au lieu de l'exception côté gauche ($\exists x \ \Phi x$). Elle est entrée, elle aussi, dans la castration par un biais qui est commun au garçon et à la fille, c'est la séparation d'avec la mère. Notre clinique nous l'indique, côté garçon, c'est la force de ce sentiment d'un bonheur perdu, côté féminin au contraire, c'est le sentiment de frustration qui vient dominer le lien social, ce quelque chose que la mère n'aurait pas donné.

De ce premier temps de la castration restera pour homme et femme un rapport différent à l'objet. Rapport différent à l'objet dont une des conséquences majeures que nous indique ce tableau est la place côté gauche de la constitution du fantasme $\$ \rightarrow a$ et côté droit l'importance de la dimension Autre $S(\mathcal{A})$.

Et de plus, le bas du tableau nous indique par les flèches les liens entre les deux côtés.

Un homme va trouver le a imaginaire sur le corps d'une femme. Quant au grand Autre, cette altérité se trouve lestée par ce $\overline{\text{OBJ}}$ qu'elle va chercher côté gauche. Une femme est pleinement dans le sexuel par le biais de la question que lui pose le fantasme de son partenaire, ce a dont elle peut

éprouver de l'intérêt ou pas, de l'inquiétude, voire de l'angoisse ce qui peut l'amener souvent à rompre. Notre expérience clinique foisonne de situations où le refus de a entraîne des effets sur Φ , c'est-à-dire des décompensations chez ces femmes dont il faut tenir compte d'une manière ou d'une autre.

La place de Φ pour une femme : il lui est toujours extérieur, ce qui devrait lui permettre plus de libertés dans sa manière d'entretenir les pans de phallicité dont elle est porteuse (études, travail, enfants, vie amoureuse).

$S(\mathbf{A})$: C'est ce rapport privilégié qu'une femme entretient avec l'Autre, mathème de Lacan qui a permis d'ouvrir de larges perspectives pour la question féminine par rapport au *penisneid* de Freud. La barre sur l'Autre, \mathbf{A} , nous indique ce rapport privilégié à la faille dont une femme peut se prévaloir, héritage de la frustration, et de ce lien au manque qui la fait exister sur le plan symbolique. Ce lien à l'Autre, peut selon les cas, la structure du sujet, le Réel de la vie, ne pas être bordé, soutenu par le phallique (remarquez toujours les liens de part et d'autre que les flèches nous indiquent dans le tableau).

Pour Lacan, au moment de la mise en place de ce tableau, c'est Marguerite Duras qui lui indiquait à l'époque le mieux ce lien privilégié au grand Autre, à cette jouissance Autre : Marguerite Duras, par l'écriture, donne une consistance à ce lieu, dans le même temps qu'elle essayait de s'en soutenir.

Dans mon séminaire de cette année, nous avons travaillé avec Sylvie Lanfray le très beau livre de Catherine Millot *Ô solitude* qui tente aussi par l'écriture, par le choix de signifiants (des signifiants-maîtres temporaires, donc précaires) de se soutenir de ce lien Autre, ce qui n'empêche pas des moments de mélancolie : « J'essaye, avec simplement ce lien, sans l'aide de Φ , j'essaye de me tenir à cet endroit, que ça tienne ». Ce qui a pour conséquence un style de vie sur les bords du monde (elle voyage beaucoup, souvent en bateau, elle accepte de passer des journées à lire ou à écrire : c'est un monde en dehors du monde) cette solitude, le signifiant-maître de ce livre, ne va pas sans angoisse ni mélancolie, par cette fragilité, cette précarité quand Φ ne leste pas ce lien à l'Autre. Mais de quoi est faite la démarche analytique sinon de tenter d'avancer, avec pour seul soutien le signifiant du manque dans l'Autre $S(\mathbf{A})$?

Pour terminer sur cette relation privilégiée d'une femme avec l'Autre, il faut évoquer Antigone. Antigone est toujours d'actualité.

Elle est toute tendue vers un au-delà. Au-delà des lois de la cité, du fait de la faute de son frère, qui se trouve être un délinquant, au-delà de la cité, au-delà des actes de son frère, elle estime qu'il y a quelque chose à respecter, à préserver, que nous appellerions la question de l'Être, plus largement ce qui fait notre condition humaine. Il faut, quoiqu'il arrive, des funérailles pour son frère. La particularité d'Antigone, c'est qu'elle ne renonce à rien, et elle n'est pas arrêtée, c'est-à-dire qu'elle ira jusqu'à la mort pour préserver cette dimension Autre, cet Au-delà. Bien sûr on a dit, ce qui est juste, qu'elle était collée au désir de la mère, en tout cas qu'elle était collée à cette question de la famille incestueuse, bien sûr. Mais vous voyez bien ce qui la pousse aussi côté Autre, c'est l'attitude du roi de Thèbes, Créon, qui l'empêche de renoncer. Je dirais qu'elle ne trouve plus cette question des lois de l'échange, du donner et du recevoir, le minimum de la fonction symbolique, si Créon avait pu renoncer à quelque chose en tant que roi. Et les femmes, vous le savez, sont particulièrement sensibles, on le voit dans notre social à quel point elles peuvent à certains moments estimer qu'il y a quelque chose là qui n'est pas reconnu pour elles. Actuellement, il y a des lieux, des pays, où l'on voit que ce sont les femmes qui vont faire valoir que le compte n'y est pas dans les lois de l'échange.

Autre exemple pris dans la clinique de Freud.

C'est le cas de la « jeune homosexuelle » : lorsqu'elle arrive chez Freud, elle lui signifie, dans le défi, que son père attend de la cure un changement d'orientation sexuelle, eh bien ce sera non, elle ne renoncera pas à son homosexualité. Mais au cours de la cure, elle fait un rêve où elle est mariée et elle a des enfants, et vous savez que Freud pense qu'elle lui ment. La cure ne pourra pas se poursuivre. Lacan fait remarquer qu'à son insu, dans l'inconscient, pour cette jeune femme c'est bien la fonction symbolique qui est venue là, mais la primordiale, celle dont je vous parle qui est en jeu dans le transfert. Dans le transfert, elle aurait pu être réactualisée, ça, c'est très important et comme dit Lacan, qu'elle soit restée homosexuelle ou pas, ce n'était pas la question. C'est la dynamique du don et de l'échange qui aurait pu être réactivée, avec le transfert.

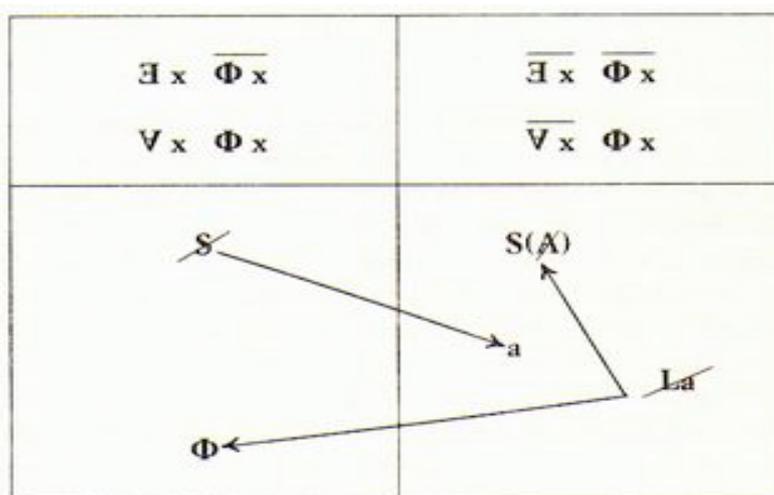
En guise de conclusion, Ch. Melman dit que concernant la sexualité « le surmoi n'est jamais aussi exigeant, monstrueux, que pour ceux qui pour des raisons diverses, sont soustraits de la vie sexuelle ». « Et de nos jours, dit Melman, la sexualité peut paraître bien sûr plus libre dans son accès, mais elle peut prendre un caractère inquiétant, si le Réel qu'elle véhicule n'est pas civilisé. » Parce que chaque fois, dans la relation à un autre, il y a du Réel, qui est civilisé par les lois de l'échange. La sexualité c'est un alliage étonnant, selon les sexes, entre un monde d'excitation pulsionnelle, parfois complètement débridé, et un ordre de lois. Lois qui ne sont ni morales, ni sociales, mais dont les mathèmes rendent compte. Les mathèmes rendent compte d'une inscription possible. Alors ces mathèmes ? C'est des règles de pensée, c'est une règle de pensée qui a à s'assurer de la non pensée comme cause. C'est-à-dire que ce sont des procédures logiques, qui se nécessitent de l'absence de sens.

Pour finir, la question du genre, vous savez que c'est très à la mode, eh bien ça fait partie de la question de l'individuel, de l'individualité, de l'individuation. Qu'est-ce qui est dit ? Selon les circonstances, on pourrait passer d'un côté et de l'autre. Les formules de la sexuaction viennent nous dire qu'il y a bien une articulation entre les deux, il y a un lien entre les deux. Mais selon les lois du langage, nous appartenons à l'un ou l'autre des côtés de ces formules.

Voilà ce que je voulais vous dire pour cette question du sexuel à partir de mes préoccupations du moment.

Dans quel contexte, que la cure va mettre en place avec le transfert, un sujet qu'il soit homme ou femme acceptera-t-il d'entrer dans la question de son sexe ?

Formules de la sexuaction



Qui que ce soit de l'être parlant s'inscrit d'un côté ou de l'autre